

Xavier Pasticier

**HOBERAUX, TERROIR ET PAYSANS CHEZ JEAN DE LA VARENDE  
A TRAVERS "LES MANANTS DU ROI"**

AVANT-PROPOS

Le "Lagarde et Michard" du XXe siècle consacre une seule et unique page à Jean- Balthazar Mallard, vicomte de La Varende; (1887-1959) il y figure bon dernier de la rubrique "L'homme devant la nature", après le solognot Maurice Genevoix, le suisse Ramuz, les provençaux Jean Giono et Henri Bosco. Un court extrait du "Centaure de Dieu", publié en 1938, illustre l'influence profonde et quasi mystique du terroir sur le jeune héros, Gaston de la Bare, futur franc-tireur de 1870 qui se retirera dans un couvent, poussé par une impérieuse vocation religieuse. Les caractères exceptionnels abondent, en effet, dans l'oeuvre de la Varende. Retenons-en deux: M. de Tinchebraye, dit "Nez de Cuir" (1937) et oncle du Jacques de Galart des "Manants du Roi" (1938), et l'inconnu de haute noblesse traqué par la justice, "l'homme aux gants de toile" (1943), dit "Monsieur Louis".

On apparente généralement La Varende à Barbey d'Aurevilly, autre normand monarchiste, et auteur des "Diaboliques".

Sa vision d'un monde immuable et hiérarchisé apparaît certes contestable, mais toujours affirmée dans un style fougueux, "parfois tumultueux et hérissé" (1). Le journaliste et écrivain Pierre de Boisdeffre a pu écrire: "Il appartient plus à un Pays d'Ouche resté fidèle à sa religion, à ses traditions et à son roi qu'à une République dont il ne reconnut jamais les institutions et les lois". Lui-même déclare dans sa préface aux "Manants du Roi": "... sans dénier l'esprit partisan, au moins voulumes-nous rester dans une hauteur égale à celle des causes débattues". Une telle démarche parvient à effacer quelques lignes bien désagréables, vue la date de leur parution (2).

Les héros des "Manants du Roi" se nomment Galart, Tinchebraye, La Haie Houville ou Ghauville; tous forment la cohorte des "sans grade" de la fidélité monarchiste. Cette "saga" d'une famille de "hobereaux" s'étend sur 157 ans, de 1793 à 1950; elle retrace les grandes étapes du l'inexorable déclin du pouvoir seigneurial, ce "drame aux acteurs héréditaires dont les dernières plaintes furent étouffées par une conspiration étonnante des silences" (3).

Trois thèmes s'imposaient ici d'emblée: les "hobereaux", héritiers du monde féodal, incarnant la légitimité et conférant leur noblesse au paysage même, puis le Terroir, creuset de hautes destinées, symbole de pureté face au monde des villes et lien indestructible entre nobles et paysans, les Paysans enfin, dont l'existence dépend de celle du "seigneur", mais qui, et l'auteur n'en démord pas, acceptent cette dépendance et rappellent au besoin le "maître" à ses devoirs.

La Varende nous touche en ce qu'il croit en ce qu'il écrit, et qu'il l'écrit avec des mots mi- patois, mi- vieillis.

N O T E

- (1) Lagarde et Michard, XXe siècle, Bordas, 1962, p. 522.
- (2) "L'homme aux gants de toile", Le Livre de Poche, 1970, p. 284.
- (3) Préface aux "Manants du Roi", Le Livre de Poche, 1960, p. 8.

HOBERAUX, TERROIR ET PAYSANS CHEZ JEAN DE LA VARENDE  
A TRAVERS "LES MANANTS DU ROI"

1 - Les Hoberaux

Bien que La Varende emploie volontairement le terme "hobereau" au sens moderne de "gentilhomme campagnard", l'étymologie nous en rapporte l'image d'un oiseau de proie diurne qui, dans la bouche des paysans harcelés par les droits féodaux, qualifiait les seigneurs locaux.

Dans la hiérarchie nobiliaire, le hobereau occupait le dernier rang, éloigné qu'il était de la Cour et des honneurs; en compensation, sa représentation numérique fut toujours majoritaire sous l'Ancien Régime.

L'appartenance au monde de la terre distingue avant toute chose le hobereau du grand seigneur d'épée ou de robe.

Des terriens

Qu'il soit aisé ou non, le hobereau raisonne, agit s'exprime souvent, en terrien. La possession héréditaire du "sol", terme dont est issu "solage", synonyme de propriété, est donc due au mérite des ancêtres du Moyen-Age, rassembleurs et protecteurs de leurs "gens":

"Ils avaient arraché la terre à la forêt sombre, la forêt atroce; c'étaient eux qui avaient desséché les marécages,...dirigé les courants...Ils soignaient, médecins, ces gens depuis toujours; leurs femmes pensaient, recousaient, droguaient." (1).

La misère si souvent dénoncée, le paysan en loques des manuels scolaires?

"Galart, penché sur le domaine, se disait que personne n'y avait été malheureux charnellement: pour tous, pain, cidre, bois, et petite viande" (1).

L'accusation de richesse scandaleuse accumulée "grâce à la sueur du paysan"? "L'argent? Dame! Autre chose... Mais eux-mêmes, les maîtres, ils n'en avaient guère: la terre, les bâtiments, mangeaient tout" (2).

Les fortunes terriennes décrites au long des dix épisodes demeurent fragiles; le Pays d'Ouche est plus pauvre que son voisin, le Pays d'Auge et les demeures, à l'image du Chamblac des la Varende, y sont plutôt modestes.

Pour un Jean de Chauville, propriétaire de six cents hectares et d'un château Louis XIV en 1883, combien de petits châtelains aux moeurs et au parler campagnards: le Nicolas de Galart cité plus haut, son fils François et le cousin René de Chauville en 1830, les La

Haye-Pierre en 1850, le Jacques de Galart de 1906... Le plus "rustre" de tous, René de Houville, dit le "père Houville" en 1935, "nommait un cheval un "bourrin", ses guides "mes ficelles", et "descendait d'une famille très près de la bourgeoisie rurale" (3). Alors, à quoi tient la différence? Peut-être à certaines attitudes qui ne trompent pas:

"Si la duchesse l'arrêtait..., on voyait Houville arracher son gant, saisir délicatement la main qu'on lui tendait, et la baiser; arrondi, talons joints, il créait immédiatement une solitude, un salon dans la foule paysanne" (3).

Le même Houville ne dédaigne pas "la bagatelle", tout en "restant loin de toute grivoiserie" (4); simplement, "on le rencontrait lui-même, à cul sur un talus, entre les primevères, qui se reposait en patoisant avec une bergerette vive, regardée droit dans les yeux" (5).

Un joyeux luron, mais de race.

Dans les contacts quotidiens, celui que le paysan appelle "not'maître" lorsqu'il s'adresse à lui et "not'monsieur" lorsqu'il se réfère à lui, reste profondément lié à la terre; Nicolas de Galart, en 1793, coupe au couteau les épines noires qui envahissent la forêt, comme 157 ans plus tard, le marquis de Ghauville sarclera lui-même les lys de son jardin.

Le regard que porte le hobereau sur son paysan est celui de La Varende; il est donc examiné dans la troisième partie, consacrée aux paysans. Disons néanmoins que le maître s'incline devant la volonté du paysan, lorsqu'il s'agit des "choses de la terre"; ainsi, le berger Césaire refuse un fusil contre les loups, et Nicolas de Galart pense "tristement": "Berger est maître..., le dernier maître". Mais il lui fait porter du vin. Paternalisme? Sans doute transparait-il:

"Ceux-là, les plus à plaindre, ne se plaignent jamais" (6).

Du moins ne relève-t-on pas de morgue hautaine de la part du maître à l'égard de son paysan. La supériorité intrinsèque que confère la naissance apparaît bien davantage dans l'attitude adoptée par la maîtresse vis à vis des domestiques.

Nous sommes en 1799; feignant d'être paysan et joueur de vielle, un ancien chevalier de Malte se réfugie chez les Galart: il est arrêté et exécuté par les Républicains après avoir sauvé le château et ses habitants. Madame de Galart doit-elle le rencontrer et doit-elle emmener Lison, la servante?

"La servante la jugerait, la sentirait égitée d'incertitudes et semblable à elle-même. La maîtresse perdrait de son autorité, de son essence supérieure". (7)

Un fois en présence de l'inconnu, elle lui lance un "Trêve! Monsieur! Si vous êtes chevalier de Malte, laissez ces jeux indignes

de nous" (8) qui semble un raccourci du langage nobiliaire le plus typé; on songe à la comtesse de Ségur ...

Parce que terrien, notre hobereau se sent mal à l'aise en compagnie des courtisans, que la ville a corrompus.

Partis au triple galop au secours de Charles X en fuite - 1830 est là -, François de Galart et son cousin René de Chauville sont accueillis à Paris par un attaché au Cabinet, un certain Roger de Maineville:

"Ah! Soupira l'élégant, si tout le monde eût fait comme vous!" Crottés et suants, ils rejoignent enfin le cortège royal près de Carentan, dans l'Orne:

"Il passèrent, quasi loqueteux, au flanc de beaux chevaliers qui avaient eu tout le temps de se bichonner dans la lente retraite". (10)

De son côté, le "père Houville" "vomit" les grandes réunions parisiennes. Qui pourrait, à leur langage, déceler en François et en René des pairs du "beau Maineville"? "Au lit, souris!" s'exclame René en arrivant au Mans. Que dire de "Mantes-la-Jolie, tu m'ennuies!?" ... Quant au remède des Natchez, il est présenté en ces termes: "De la cire bénite pour ton derrière! ... C'est du bon suif gris que j'te veux couler aux culottes". (11)

Les rapport entre hobereaux subissent parfois les contrecoups des cassures socio-politiques du moment. Ainsi, en 1883, Jean de Chauville et son frère Pierre se lancent dans une petite guerre effrénée ayant pour prétexte l'attribution de consoles dorées; en fait, les soutiens respectifs de Jean et de Pierre aux Bourbons et aux Orléans entraînent leurs "gens", domestiques et paysans, dans des escarmouches à coups de poings et de bâton. La paix revient avec la mort du comte de Chambord et la réconciliation des deux branches royales.

#### Des "Manants du Roi".

Avec "Fidélité", l'épisode de la "Course au Roi" constitue un témoignage marquant de foi monarchiste poussée aux limites de la naïveté, émouvante dans le premier cas, héroïque dans le second. Les épreuves transfigurent ces "manants", ces "terreux" du royalisme.

Ainsi, dans "Fidélité" qui se déroule en 1850, M. et Mme de la Haie Pierre apparaissent-ils "plus légitimistes que leur roi". Balayant Charles X et Louis XVIII, ils croient en la "Survivance"; pour eux, le seul monarque demeure Louis XVII. Installés à Jersey, qui respire l'Ancien Régime en pleine Seconde République, ils envoient régulièrement de fortes sommes au prétendant Bruston, lequel "engrosse" leur fille Bathilde, qui meurt en couches.

Le nouveau-né est alors l'objet d'une vénération folle:

"Leur petit-fils vivait du sang sacré" (12)

Dés lors, on l'appelle "Monsieur" à la troisième personne et l'on marque son linge d'une couronne à fleurs de lys ... Hélas! Bruston n'est qu'un sordide imposteur et l'enfant qu'un "bâtard de hideuse bâtardise" (13). Mme de la Haie retrouve vite une affection naturelle de simple grand-mère pour son simple petit-fils.

Dans "La course au Roi", François et René n'hésitent pas une seconde à traverser le Perche, l'Orléanais, Paris et la Normandie pour venir en aide à Charles X. L'action les auréole du sacrifice, que seuls des manants pouvaient accomplir. Devant le roi, péniblement rejoint, ils balbutient: "C'est de l'or ..., notre or ... pour le Roi" (4). Ils font figure de spectres, "deux spectres de ce qui ne serait plus" (14).

La fidélité au trône rassemble tous les personnages de l'oeuvre; leur attitude diverge cependant en fonction du moment historique: en 1793, Nicolas de Galart fait encore figure de représentant du souverain; aussi, lorsque le glas annonce l'exécution de Louis XVI, sa femme et lui, en grand deuil, s'installent-ils sur les marches pour serrer les mains:

"Les bordiers, les paysans, les tâcherons, les voisins humbles étaient venus. Leur loyalisme avait compris que le seigneur restait le plus proche de Celui qui n'était plus" (15).

Après les divisions internes au parti monarchiste, d'autres épreuves, d'ordre politico-religieux, attendent les protagonistes: la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, puis la condamnation par le pape, de l'Action Française, l'"Energie Nationale" du roman, en 1926. Voici que s'écroule l'alliance millénaire du trône et de l'autel, ce "mélange presque divin des autorités" (16).

Si le fameux "Nez de Cuir" accepte de recevoir l'extrême-onction "pour faire plaisir", en voltairien, les autres croient, à des degrés divers, mais sans jamais distinguer le culte religieux de celui rendu au roi; même Houville se montre "pieux et soumis".

La procession traditionnelle traverse encore en 1928 l'avenue menant au château des Chauville, devant un marquis qui "avait revêtu l'habit de soirée" (17), son fils et les portraits alignés des ancêtres en grande tenue. L'année suivante, le portail reste clos; Chauville refuse de cesser l'abonnement au journal interdit, et l'intervention du "petit curé de campagne, paysan, fils de paysan" (18) en sa faveur se révèle insuffisante. Le "petit hobereau" Houville est lui aussi lecteur de Léon Daudet et de Charles Maurras, en 1935 bien qu'il se contente de "saluer" le second sans le lire.

Une phrase lapidaire résume le plaidoyer en faveur des "hommes de haute culture": "Le monde crevait de la quantité, eux revivian fiaient la qualité" (19). La République? Le Galart de 1926 fulmine:

"D'imaginer (son) enfant républicain, il sentit qu'il ... le mésestimait, qu'il le verrait sali, courbé prêt aux morales faciles, à la camaraderie profitable et ignoble".

Galart, c'est La Varende, que le triomphe durable de la République a aigri, rendu plus acerbe. Des tendances inconnues autrefois ont fait surface, l'antisémitisme notamment récupéré par les idéologues depuis l'Affaire Dreyfus. Lorsque paraît le livre, les manifestations de rue sont courantes. La Varende est comme aspiré par les événements, sans doute à son corps défendant.

Quand disparaît le dernier Chauville, en 1950, - le chapitre a été ajouté a posteriori -, l'épithète des hobereaux nous interpelle:

"Leurs races pouvaient disparaître, au déclin des jours elles avaient servi" (20).

## 2 - Le Terroir

Si le terme "terroir" est issu de "territoire" et s'il a d'abord signifié "sol" comme étendue de terre cultivable il nous retient ici pour son sens figuré: une région rurale considérée comme influant sur ses habitants ou ses productions. Ainsi, l'on parlera d'une "famille enracinée dans son terroir" ou bien d'un vin qui "sent le terroir", ou encore d'un "accent du terroir", tel celui du Pays de Caux dont il est question dans l'épisode de "La Favillana".

Au sens le plus large, le terroir est ici la Normandie, terre d'élevage, de fromages, de lait et de crème, et d'arbres fruitiers. Elle a vu naître Corneille, Flaubert, Maupassant, Barbey d'Aurevilly et ... La Varende. Ses paysans, immortalisés par Maupassant, passent pour être avares, rusés et temporisateurs.

Au sens strict, le terroir de La Varende est le Pays d'Ouche: s'étendant sur deux départements, l'Eure et l'Orne, délimité par l'Iton et la Charentonne, il est parcouru par la Risle.

Dans une Basse-Normandie aux terroirs très variés, il fait figure de parent pauvre, de cadet du Pays d'Auge, situé à l'ouest. La surface argileuse à silex y est lourde et mal drainée, le climat plus froid.

Écoutons l'auteur:

"Galart regarda sa terre; elle se situait en pays pauvre, près de l'Auge riche. Il ne fallait pas tenter d'y engraisser le haut bétail, mais seulement préparer l'animal pour le vendre, avant qu'il fût de boucherie. On faisait de la charpente et du muscle, sur ce sol ferreux; on apporterait la viande dans l'Auge, où l'herbe mangée repousse sous le boeuf. Acheter à l'est; vendre à l'ouest". (21)

Un dicton, "Dans l'Ouche plus de routes dessous encore que dessus", (22) témoigne de la complexité d'un sous-sol d'ou ressort l'image, courante chez Zola, du "remugle" provoqué par la marnière.

Un double mouvement anime le rapport homme-terroir. L'homme, en l'occurrence le hobereau, façonne le paysage à son image, en l'annoblissant; une inscription, "Mort aux nobles", est attribuée en



1793 à un peintre, "à l'ordinaire d'idées plus avancées que les autres", - notons que, d'après La Varende, un paysan n'aurait jamais écrit une telle profession de foi-qui provoque la réaction suivante:

"Cette belle plaine protestait comme d'un mouvement d'épaule, dans sa courbe; un grand souffle indigné, méprisant." (23)

De son côté, la terre exerce une attraction incontrôlable sur l'homme:

"Cette diablesse de terre ne vous emmenait qu'où elle le voulait" (24).

#### Un symbole d'intégrité et d'union

Le terroir est, chez La Varende, symbole de pureté et d'intégrité que toute intrusion extérieure avilit. Le "profanateur" de 1793 dont il est question plus haut, n'est pas peintre par hasard; l'on sait que les artisans des villes, les "boutiquiers", ont fourni le gros des contingents de sans-culottes. Le petit garçon qui siffle la Carmagnole (28) ne peut qu'être lui-aussi étranger à la campagne. Deux thèmes se superposent ici: l'intégrité du terroir face au monde urbain et la certitude de l'auteur que les habitants de l'Ouche rejettent tout apport des villes, en premier lieu les idées révolutionnaires.

La ville est accusée d'être le foyer des compromissions, des lâchetés, de la suprématie de l'argent. Sur Paris, une phrase résume un sentiment partagé par beaucoup: "Paris a causé tout le mal", s'exclame le métayer Béliphaire Gohier en 1906. La capitale a ravi les châtelains à leur terre d'attache; dès lors, ils ne sont plus hobereaux: "La boue, elle m'a fait peur! m'a fait mon p'tit boulevard" (26). Les Parisiens?: "Tout francs-maçons ... jadis ils se reconnaissaient à ce signe-là sur leurs maisons" (27).

Le personnage de Flammèche, le colporteur parisien de "L'Homme aux gants de toile", réunit sur sa personne tous les défauts attribués à l'homme de la ville: il trahit l'inconnu recherché par la police pour de l'argent, trompe la jeune et honnête paysanne ...

Pour se protéger du mal, Nicolas de Galart fait planter des pins qui "sauraient un jour couper le vent d'est, le vent de Paris" (28).

Mais le terroir est aussi trait d'union et "géniteur": il rassemble croquants et gentilhommes dans une même lignée qu'il engendre, féconde de toute pièce: ainsi se crée la figure du "manant", qu'exprime cette réflexion capitale du métayer de 1793:

"Le comte et lui étaient du même bord, des fervents du sol: des manants tous deux; des manants, le beau mot qui réunissait gentilhommes et terriens ... de "maneo": je reste, je persévère et j'attends. Les autres pouvaient fuir; pouvaient courir où l'on se divertit: à eux, les manants, de continuer, d'assurer" (29)

Le thème de la continuité demeure une constante de la mentalité terrienne; le rejet d'un progrès fondé sur la raison, en dérive.

Les éléments de la formule "La terre ne ment pas" et du "retour à la terre" chers au maréchal Pétain en 1942 se trouvent déjà ici en germe sous la plume d'un La Varende qui a assimilé Maurras.

### Une terre chouanne?

Le Pays d'Ouche est-il ou non représentatif de la chouannerie, mouvement né, semble-t-il, avant l'insurrection vendéenne, et qui s'est prolongé jusqu'après 1800 avec le complot de Cadoudal?

L'auteur semble en être convaincu: "Ah! Pays de chouans et d'hommes durs et de filles enragées" (30), s'exclame le petit curé qui sait à merveille imiter le cri du chat-huant pour appeler Béliphaire Gohier. Mais René de Chauville s'emporte en entendant "le beau Maineville" louer la Vendée: "Toujours la Vendée! La vendée est trop loin de Paris, d'abord! La Normandie eût été bien plus commode ..." (31).

En fait, la tentative malheureuse de Frotté, en 1799, ne suffit pas à faire de la Basse-Normandie, ni de la Bretagne, des bastions de la Monarchie. Les insurgés, comme le rappelle M. Jacques Godechot (32), sont restés en minorité, alors que la quasi-totalité de la population vendéenne a suivi et soutenu l'insurrection.

D'autre part, les Chouans pratiquaient exclusivement l'embuscade et le coup de main; les Vendéens s'emparèrent à plusieurs reprises de villes importantes, Cholet ou Angers, en de véritables combats. Aussi devons-nous nous contenter de l'affirmation de la préface:

"Sans dénier l'esprit partisan ..."

Ceci dit, le terroir d'Ouche est sans conteste une terre de tradition, où la pratique et la foi religieuses ont longtemps été fortes; mais n'est-ce-pas le cas de l'Ouest en général?

### 3 - Les Paysans.

Ce troisième et dernier volet est de loin le plus délicat: en effet, si nous trouvons chez La Varende, hobereau, une extrême facilité à peindre ses pairs alliée à une naturelle justesse de ton, il ne peut en aller de même pour les paysans, qu'il voit, juge, interprète, décèle en "monsieur".

Le paysan apparaît donc tel que l'a fixé le regard du seigneur ou de ses descendants. Il en résulte une sorte de prisme déformant difficile à déchiffrer, encore que nous soyons plus près dans le temps de la réalité que des descriptions édulcorées de madame de Sévigné ou des brutes animales décrites par La Bruyère.

Qui sont ces "bordiers", "paysans" et "tâcherons"? Le bordier est un métayer dans l'Ouest, mais aussi dans la vallée de la Loire, du moins à l'origine. (Un ancêtre de l'auteur de ces lignes se nommait

Bordier et était originaire de Tours). Le tâcheron était un ouvrier agricole à la tâche; quant au simple paysan, c'est en fait le descendant du serf du Moyen-Age, attaché la vie durant à la "glèbe".

Le choix des qualificatifs accolés aux paysans est révélateur: rustre, farouche, coléreux, terreux, ... Voici une phrase-échantillon:

"Les paysans chantaient à l'unisson, cet unisson maladroit des chanteurs frustes, mais qui émeut de paraître si naturel" (33).

La Varende les fait s'exprimer en patois.

Ces êtres simples semblent parfaitement intégrés au monde seigneurial qu'ils ne remettent pas en cause; le berger Césaire agit bien à sa guise, mais demeure fidèle comme le métayer Jean, le vieux Claude, la chambrière Lison ou la servante Madeleine. Chacun occupe la place qui lui revient, sauf un, déjà cité, sur lequel il faut s'attarder: le métayer aisé de 1906, Béliphair Gohier.

#### Le paysan-hobereau

Introduit auprès de Jacques de Galart par le curé Heulant qui imite le vieux cri chouan, Béliphair Gohier est doté d'une forte personnalité. Tout d'une pièce, il incarne le Chouan au grand coeur, taciturne qui s'emporte à l'occasion contre les "changements" politiques, sociaux et religieux. Sa "biaude" brodée de blanc le distingue déjà du simple métayer. Sa maison? "Une gentilhommière de cadet où ... montait l'étage en colombages bruns" (34). L'intérieur respire l'aisance et le confort.

Or, une fois mis en confiance, il vitupère:

"Leur Marseillaise ... un chant de saoulot, monsieur, à dégueuler un dimanche soir". (35) S'en prenant aux "nouveaux messieurs" - nous sommes en 1906 -, il ajoute:

"On n'achète point la campagne, monsieur, on l'hérite" (36) et poursuit: "Qui dit gagnage dit mort gentilhommerie! Le rôle du noble? Le v'la: vivre sur sa terre; ne devoir payer que tailleur et maçon et couvreur".

Ces remarques sur le rôle du noble sont sans doute partagées par de nombreux paysans qui respectaient le seigneur tant qu'il était présent sur ses terres; ils se méfiaient du bourgeois, étranger au terroir et attaché, justement, au "gagnage".

Mais Béliphair va plus loin:

"La naissance, monsieur, c'était ce qu'il y avait de meilleur et de moins de dispute" (37).

Comment un métayer, même enrichi, - autre paradoxe de la part de quelqu'un qui fustige l'argent, - peut-il s'exprimer ainsi? C'est que, grâce à lui, Jacques de Galart communique dans la même ferveur, où

le sol, les ancêtres et la fidélité à Dieu et au souverain se mêlent pour créer la "joie Ancien Régime", cette "reconstitution du double élément vital, hobereautaille et paysannerie, s'appuyant l'un sur l'autre, se combinant encore comme jadis ils le firent pour former les grandes nations" (38).

Par l'intermédiaire de Jacques, La Varende présente ici l'interlocuteur idéal du hobereau:

"Quelqu'un pouvait-il avoir plus de race que ce Béliphairé?" (39)

Il pose la question: Béliphairé est-il le produit d'une imprégnation mimétique, descendant d'une "longue lignée servant chez des gentilshommes" (40).

Le hobereau peut-être fier: il a transmis sa noblesse d'âme et de cœur au paysan; il l'a transfiguré.

En échange, Béliphairé gratifie Galart d'un sursaut d'énergie et d'ardeur à poursuivre le bon combat:

"Le paysan menait le seigneur, exactement comme jadis les furieux appels de Cathelineau ou ceux du garde chasse, rendaient une âme violente aux jeunes gentilshommes insoucians, et les aspiraient vers la bataille".

L'exaltation commune rend les deux hommes parfaitement identiques. Le lecteur de 1980, même bien intentionné, demeure peu sensible à une telle argumentation. Logique, celle-ci respire néanmoins le passé, un passé enfoui voué à des recherches d'archéologue. De surcroît, quarante-deux ans ont passé depuis la publication des "Manants du Roi".

Il reste que la sincérité de La Varende apparaît profonde. Alors que bourgeois et paysans ont défendu et défendent leurs intérêts, pourquoi reprocher à un hobereau de raisonner comme tel?

En maintenant la distance voulue, l'on est touché par une fidélité intégrale où transparait la grandeur d'âme.

NOTE

(1) Cf. p. 20

(2) Cf. p. 20-21

(3) Cf. p. 223

(4) Cf. p. 224

(5) p. 224-225

(6) Cf. p. 17

(7) Cf. p. 34

(8) Cf. p. 41

(9) Cf. p. 55

(10) Cf. p. 65

(11) Cf. p. 53

(12) Cf. p. 84

(13) Cf. p. 88

(14) Cf. p. 66

(15) Cf. p. 25

(16) Cf. p. 166

(17) Cf. p. 213

(18) Cf. p. 212

(19) Cf. p. 167

(20) Cf. p. 244

(21) Cf. p. 11

(22) Cf. p. 21

(23) Cf. p. 21

(24) Cf. p. 20

- (25) Cf. p. 43
- (26) Cf. p. 137
- (27) Cf. p. 149
- (28) Cf. p. 21
- (29) Cf. p. 12-13
- (30) Cf. p. 121
- (31) Cf. p. 57
- (32) J. Godechot: "La Contre-Révolution", P.U. F, 1961, pp. 241-243.
- (33) Cf. p. 217
- (34) Cf. p. 128
- (35) Cf. p. 129
- (36) Cf. p. 137
- (37) Cf. p. 138
- (38) Cf. p. 136
- (39) Cf. p. 136
- (40) Cf. p. 136

## Bibliografia

Sur le Patois normand, l'on peut consulter:

de *Charles JORET*: Des caractères et de l'extension du patois normand (Paris, Vieweg, 1882, 195 p. avec une carte). On y trouve les réponses données par les instituteurs.

Compte-rendu de *J. Gillieron* dans "Romania", t. XII, 1883, pp. 393-403.